

PHÈDRE

de **Racine**
mise en scène
Philippe Adrien



Phèdre

de **Racine**

mise en scène **Philippe Adrien**

**Du 12 septembre
au 8 octobre 2006**

(relâche le lundi)

Horaire

mardi, mercredi, vendredi,
samedi à 20 h 30
jeudi 19 h 30
dimanche 16 h

Tarifs

plein tarif 18 €,
tarifs réduits 13 € et 10 €
mercredi tarif unique 10 €

Théâtre de la Tempête

Cartoucherie
Route du Champ-
de-Manœuvre
75012 Paris
– réservation
01 43 28 36 36
– www.la-tempete.fr

Attachée de presse

Evelyne Marlin
Art et Son Communication
01 48 32 63 77
06 12 67 83 63
evelyne.marlin@free.fr

—avec

Aurélie Dalmat *Phèdre*

Aliou Cissé *Thésée*

Mike Fédée *Hippolyte*

Yna Boulangé *Aricie*

Esther Myrtil *Cenone*

Paulette Kneur *Panope*

Jean-Claude Prat-Rousseau *Théramène*

Natacha Mircovich *Ismène*

—collaboration artistique Alfred Fantone, François Raffenaud,
Pascal Sautélet —régie générale et lumières Dominique
Guesdon —décor Olivier Roset assisté de Martine Belloc —
création des objets Bruno Sentier —costumes Claire Belloc,
Sylviane Gody avec la collaboration d'Esther Bajoc et Gabrielle
Talbot —coiffes et coiffures Véronique Pam —musique Alfred
Fantone.

Production : Le Tam Théâtre et CMAC - Scène nationale de Fort-de-France. Avec le soutien du conseil régional de la Martinique, de la Drac Martinique et du ministère de l'Outre-Mer.



Direction Régionale
des Affaires Culturelles
Martinique



Mettre en scène Racine

J'ai toujours été fasciné par les tragédies de Racine, ce qui curieusement allait de pair avec une telle appréhension que j'étais incapable d'envisager concrètement de les mettre en scène. Pourtant, depuis la fin des années 80, dans le cadre de mon activité pédagogique, je n'ai cessé de faire travailler des comédiens sur ce matériau. À travers cette forme si élaborée, ample et profonde, je voyais la possibilité de faire valoir la plus haute exigence et de mener les acteurs au zénith de leur expression.

Je me souviens très bien que lors du premier atelier que j'ai animé en Martinique, j'avais été frappé par les qualités des comédiens antillais concernant la diction des vers, ce qui n'est pas toujours le cas ici sur le continent. En effet, il est de bon ton aujourd'hui de traiter la langue avec une certaine désinvolture...

Tel parti pris de modernité n'excusera jamais qu'on s'autorise à ne pas prononcer toutes les syllabes d'un vers alexandrin. D'où vient alors qu'un comédien antillais fait si l'on peut dire « naturellement » – en vérité culturellement – ce qu'il faut ? Sans doute, bien sûr, du rapport qu'il entretient avec la langue, non pas du « colonisateur » comme

disait Genet, mais avec la langue du maître qui, en la lui transmettant, lui en a du même coup inculqué le respect. Or, cet aspect de maîtrise est bien au cœur de la langue de Racine et je ne serais pas loin de penser que les artistes antillais se trouvent dans une position assez favorable pour s'y confronter.

L'an passé, à la suite d'une session de travail, qui du fait de l'engagement passionné des participants s'était prolongée, j'ai pu enfin surmonter mon inhibition et décider de monter *Andromaque*. Heureuse occurrence : dans le même temps, je reçus l'invitation d'Aurélié Dalmat, une ancienne élève devenue une grande figure du théâtre martiniquais, pour venir à Fort-de-France la mettre en scène dans *Phèdre*.

Dans les deux cas, la prosodie racinienne, l'exercice physique mais aussi bien spirituel qu'elle réclame, m'a semblé produire des effets comparables : un engagement, une confiance, un sentiment partagé qui, à mes yeux, n'est pas sans rapport avec la religion : de *religere*, relier, réunir... Une chance, un bonheur, une grâce sans égale pour qui accepte de s'y abandonner ! En général, les acteurs y sont prêts et François Raffenaud, mon collaborateur artistique, si précieux pour ses capacités techniques et sa sensibilité à l'alexandrin, n'eut pas tant de peine à les y entraîner.

Ceci posé, la tragédie n'est pas seulement une liturgie. Racine a prêté la plus grande attention à la narration et au dia-

logue dramatiques. C'est, selon moi, dans la tension qui s'instaure entre ces deux aspects, le poème et la fable, que réside le secret de la représentation.

Une remarque s'ensuit : ces pièces sont toutes écrites avec les mêmes moyens, le vocabulaire et la versification sont similaires, et pourtant chacune d'elles nous présente un monde différent. Ainsi *Andromaque*, tragédie où la passion amoureuse est au premier plan, met en jeu par ailleurs des relations politiques complexes qui pourraient encore aujourd'hui avoir cours. Quant à *Phèdre*, elle n'échappe bien sûr pas au syndrome passionnel, mais en s'attachant au fond mythologique de la fable – le Minotaure, Pasiphaé, le Labyrinthe, Ariane, les Amazones, Neptune et le Monstre Marin, Thésée revenant des Enfers – Racine nous entraîne dans un imaginaire à la fois fantastique et archaïque.

Il n'y a bien sûr rien à réserver. Tout le répertoire français doit pouvoir être joué par les acteurs antillais, qu'ils soient blancs, métis, ou noirs. Cependant, il m'a semblé qu'en l'occurrence le mélange complexe d'influences et de caractères – africains, caribéens, indiens –, spécifique des Antilles, en coupant avec toute référence à l'Antique, offrait un champ particulièrement propice à l'étrangeté de *Phèdre*.

Il me semble enfin qu'en situant l'action dans cet ailleurs improbable, quoique évidemment teinté d'exotisme, nous l'avons débarrassée des conventions ; elle y trouve

une nouvelle vitalité qui, curieusement, ne nuit en rien à ses aspects d'universalité et d'éternité.

Aux Antilles la plupart des spectacles de théâtre ne sont joués que trois ou quatre fois, ce qui à la longue, dans une pratique d'acteurs, s'avère bien sûr sclérosant. Aurélie Dalmat et moi-même tenions absolument à ce que *Phèdre* échappe à cette fatalité. Pour des raisons qui, là encore, tiennent à l'histoire, l'histoire des Antilles, notre histoire avec les Antilles, conséquemment aux relations entre l'Administration centrale et les Dom-Tom (et réciproquement), il a fallu passer outre les préjugés, les résistances et les doutes des uns et des autres, par dessus tout ne rien rabattre de notre exigence et de notre ambition. Démontrer enfin qu'une telle opération risquée et coûteuse était possible et nécessaire.

Au même titre que les représentations de *La Noce chez les Petits-Bourgeois* de Brecht en créole par la Compagnie du Pélican Jaune (Guadeloupe), en mai dernier, celles de *Phèdre* par le Tam Théâtre, à la Tempête, feront date dans les relations théâtrales entre les Antilles et la France métropolitaine.

Philippe Adrien